

Critique | 23 mai 2011

«Elena», la lutte classe d'Andreï Zviaguintsev

Par OLIVIER SÉGURET

Une traversée magique entre le luxe moscovite bon teint et le lumpenprolétariat. Prix spécial d'Un certain regard.



Une crise cardiaque sévère de Vladimir (Andreï Smirnov) va modifier le destin d'Elena (Nadezhda Markina). - DR

Rien n'est meilleur, surtout en fin de festival, qu'un film qui ne vous obéit pas. Un film russe, par exemple, dont ni le style au lyrisme froid, au train souverain, gracieux et à peine ralenti, ni la matière tout à fait déroutante, ni la morale explosive ne se conforment au pedigree des conventions critiques internationales. Sur la fiche de renseignements, pourtant, l'identité d'Andreï Zviaguintsev ne nous est pas étrangère, cet *Elena* étant son troisième long métrage après les impressionnants débuts du *Retour* et le plus contesté *Bannissement*. Mais c'est son cinéma qui échappe spectaculairement aux préconçus cognitifs dont l'œil cannois, particulièrement en fin de festival, subit partout les effets aliénants.

Nimbés. *Elena* pourrait être un thriller qui ne dit pas son nom, mais toute la mise en scène incite à se laisser guider par autre chose que le stress ou la tension. C'est l'histoire d'un couple plus très jeune et pourtant récent. Vladimir, bonne soixantaine, a fait fortune et exprime une morgue polie à l'endroit du monde, vivant protégé dans le luxe bon teint du Moscou moderne le mieux mondialisé. Il a épousé il y a deux ans Elena, une ancienne infirmière, avec laquelle il a eu une liaison pendant dix ans.

Chacun a eu des enfants de son côté : lui une fille snob, rebelle et intelligente ; elle un fils qui ne parvient pas à sortir sa petite famille d'un sous-prolétariat alcoolisé, brutal, mal logé et sans emploi comme la Russie poutinienne en est presque entièrement peuplée. Depuis les nimbes élitistes du centre-ville tamisé, silencieux comme un cimetière hautain jusqu'à la zone lumpen, périurbaine et dévastée, Elena voyage en tentant de faire se tenir ces deux bouts incompatibles de sa vie. Une crise cardiaque sévère de Vladimir va ouvrir d'inattendues perspectives pour cette femme bientôt vieille (mais toujours belle et incarnée par une merveilleuse Nadezhda Markina), bonne gouvernante et bonne maîtresse, mais bonne mère avant tout.

Elena offre un travail sensationnel sur les saveurs du monde contemporain. Il ne s'agit pas que de décoration, loin de là. Certains moments, particulièrement ceux qui suivent l'héroïne à la trace, comme dans une chasse embusquée et discrètement enchantée, sont de vrais petits cristaux symphoniques, où un mouvement de caméra, une nappe musicale ample et vibratoire, le soupir d'une machine industrielle avoisinante, le grincement d'un train dans le lointain, se précipitent à l'unisson d'un plan ou d'un champ-contrechamp inoubliables.

Passage. La définition rigoureuse et immersive des micromondes ennemis habités par *Elena* semble d'autant plus virtuose que le passage de l'un à l'autre, et vice versa, se fait dans la même soie, dans une continuité illusionniste, comme si Zviagintsev puisait la magie de ses tours dans le fait même d'en épuiser toutes les clés et les trucs, au ralenti, là, sous nos yeux.

Lorsqu'il devient clair par ailleurs que le film avance ainsi, avec ce calme, cette classe et cette résolution insensés, vers son risque moral le plus extrémiste, on se dit qu'*Elena*, présenté en clôture d'Un certain regard (le jury de cette sélection officielle bis lui a attribué son prix spécial), forme l'un des objets les plus étonnants de ce festival. En envisageant sans passion l'hypothèse qu'après tout il faudra peut-être un jour se résoudre à zigouiller quelques riches pour faire profiter les pauvres de leur argent, et surtout en laissant au spectateur le soin d'en juger par lui-même, Zviagintsev a peut-être ressuscité un truc fascinant et inquiétant, cruel et beau comme une étincelle révolutionnaire.